

Robert d'AUNUX

DIRECTEUR

# LA DISCUSSION

CHARLES-ALBÉRIC

ADMINISTRATEUR-GÉRANT

Tous les genres sont bons hors le genre *ill...*

Journal Politique, Littéraire & Mondain

De omni re scibili... et quibusdam aliis.

HEBDOMADAIRE

### ABONNEMENTS

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	8 fr.	Un an.....	10 fr.
Six mois.....	4 fr.	Six mois.....	5 fr.
Trois mois.....	2 fr.	Trois mois.....	2 50

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 36, Rue Ferrandière, à Lyon

ANNONCES ET RÉCLAMES

A l'Agence V. Fournier, rue Confort, 14, Lyon

et dans les bureaux de la Discussion.

Henry DERVYL, Rédacteur en chef.



## Chrétien. — Les Jolies Femmes de Lyon. — Le Bi du Bout du Banc.

### NOTRE VIEUX LYON

Nous tous, les Lyonnais, les vrais, avons au cœur un amour profondément enraciné, une passion unique, immortelle, un culte impérieux, une religion qui n'aura pas de fin comme la plupart des religions humaines, et nous rêvons de lui élever un « monument plus durable que l'airain, et plus élevé que les hautes pyramides des Pharaons égyptiens. »

Il est chez nous un adage qui exprime bien l'amour que nous ressentons pour notre petite patrie : « Qui perd Lyon, perd la raison. »

Quel plus beau mot que l'épigraphie inscrite par les Allemands — des patriotes, ceux-là ! — en tête de beaucoup de leurs ouvrages : « Le saint amour de la patrie donne du courage ? » Voilà notre devise.

Aussi sommes-nous tristes jusqu'à la mort, en voyant s'en aller lentement, peu à peu, notre pauvre bonne vieille ville, tristes comme nous le serions à la vue de notre mère, dont la décrépitude irait s'accroissant chaque jour.

C'est notre grande et pure histoire locale, ce sont tous nos souvenirs aimés que nous voyons disparaître insensiblement sous l'exécration du marteau du démolisseur.

Comme les dieux de l'antiquité, Lyon, notre vieille ville, notre déesse, s'en va. Nous le constatons avec peine.

Ah ! c'est le cas, ou jamais, de répéter le vers de Musset :

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux !

Trop tard ! il n'y a pas un siècle, Lyon n'avait guère que cent mille habitants, mais c'était une ville à la physiologie pittoresque et charmante, tandis qu'aujourd'hui que notre cité compte quatre cent mille âmes (à une par personne), c'est une ville commune, sans distinction particulière, semblable à toutes les villes nouvelles.

Tout s'en va : qu'est devenue l'église de l'Observance, ce joyau de notre belle couronne ? démolie par le vandale et bourgeois gouvernement de juillet ! et la rue de l'Aumône, où, durant les premiers jours du carême, on voyait de longues files, longues, interminables, comme à l'entrée d'un théâtre, le soir d'une première à succès, de braves gens venus pour manger les bugnes traditionnelles ? disparues avec les nouveaux tracés des rues !

Où sont nos vieux ponts, nos vieilles maisons, nos vieux hôtels ?

Mais où sont les neiges d'antan ?

Dans un récent article publié dans le seul journal quotidien, vraiment littéraire, de Lyon, le *Salut Public*, article dû au baron Raverat, et paru récemment en brochure (in-16, de 12 p.), l'auteur a émis quelques réflexions bien vraies sur le sujet qui nous occupe :

« Tous les jours, le temps déchire une page de notre histoire locale ; tous les jours, le marteau du maçon et des nouveaux plans de la voirie emportent des débris de notre vieille cité. Des fragments d'inscriptions et de sculptures, de statues et de bas-reliefs sont jetés aux remblais. Heureux encore quand un zélé collectionneur, comme Alexis Rousset, arrive à propos pour sauver quelques-uns de ces objets, où qu'un Paul Saint-Olive ait le temps de les décrire avant qu'ils disparaissent à jamais.

« Aux écrivains soucieux de l'histoire lyonnaise à marcher sur les traces de ces deux personnages que la mort vient de ravir à notre estime ; à eux incombe la tâche de sauver de l'oubli ces vénérables épages qui nous reportent à plusieurs siècles en arrière, et sont comme le témoignage des mœurs, de la civilisation et du goût artistique de nos pères. »

Malheureusement, Alexis Rousset et Paul Saint-Olive ont vécu ; ils ne sont plus ; mais, Dieu merci ! il reste encore bien d'autres Lyonnais qui sentent combien nos gloires sont pures, combien notre histoire est belle et reconfortante : notre savant bibliothécaire, Aimé Vingtrinier, le baron Raverat, Nizier du Puitspelu, Albert Metzger et Joseph Vaesen, les deux Guigue, et bien d'autres que nous oublions, mais qu'il faudrait nommer, et dont les ouvrages immortalisent les faits et gestes de nos braves aïeux, et découvrent aux lettres l'aurole brillante qui ceint le front de la vieille cité Gallo-romaine.

Tout le monde connaissait le *Grand-Cheval-Blanc* de la rue Grenette, que décrit ainsi le baron Raverat :

« Enseigne en pierre, engagée entre deux fenêtres. Elle représente un fort beau groupe, composé d'un cheval blanc complètement harnaché, et qu'un petit page tient par la bride. Cette enseigne mesure deux mètres et demi de hauteur, y compris la console et le dais, elle a un peu moins de largeur. Le groupe est exécuté en ronde basse, dans une proportion moitié moins grande que nature. Comme œuvre d'art, c'est bien loin d'être parfait : le dessin est lourd, mou, arrondi, maniéré, le cheval est énorme, relatif au page, mais le sculpteur l'a voulu ainsi ; les détails du harnachement et du costume sont assez bien rendus ; on y trouve encore des traces de peinture et de dorure. »

La maison où se trouvait enchâssé ce bijou colossal datait de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, mais le groupe n'était pas antérieur à 1634, époque à laquelle on refit les deux façades, comme l'atteste une pierre carrée de 65 centimètres, aujourd'hui au Musée, qui, placée sur la façade de la rue Tupin, fut à plusieurs reprises peinte et dorée, la dernière fois sous M. Martin-Daussigny, en 1866.

Ce groupe n'était autre chose qu'une enseigne ; en effet, dans le bon vieux temps, le numérotage des rues était chose absolument inconnue ; dans l'antiquité et au moyen âge on distinguait les maisons par les enseignes, les écussons ou autres signes particuliers et caractéristiques, tels que statues de saints ou de vierges, ce qui explique le nombre incalculable de madones encore visibles de nos jours à l'angle de quantités de nos vieilles maisons, à la hauteur du premier étage.

Pierre de l'Estoile, dans son *Journal de Henri III*, cite l'exemple d'une certaine maison... hum ! appelons la légère, dont l'enseigne était un Christ, décoré d'un singulier surnom, bien incompatible avec la divinité, et qu'on fit enlever à cause du scandale qui en résultait. Pour désigner une maison, on disait, comme le montrent bien des vieux actes et de vieux procès-verbaux, la maison où prend pour enseigne le *Petit Saint-Jean au désert*, la *Bombarde*, ou toute autre.

Tout cela donnait aux villes un caractère étrange ; de là bien de l'imprévu et du pittoresque ; de là la fantaisie allée à la réalité ; aujourd'hui tout cela est perdu pour les artistes, et quand nous passons dans ces jolies rues : *Saint-Jean, du Bœuf, de la Bombarde, Tramassac, Juiverie, Lainerie*, etc., il nous arrive fréquemment de verser de mélancoliques larmes sur ces beautés disparues.

Henry DERVYL,

(La suite au prochain numéro.)

Nous tenons à remercier les journaux qui ont bien voulu nous faire l'honneur de nous annoncer, et plus particulièrement le *Salut Public*, le *Lyon-Républicain*, le *Nouvelliste* et l'*Express*.

Tous les sujets seront traités tour à tour dans *La Discussion* et les matières les plus diverses trouveront place dans ses colonnes : Religion. Politique. Littérature. Critique. Bibliographie. Histoire. Biographie. Théâtre. Poésie. Philosophie. Économie politique. Archéologie. Philologie. Arts. Musique. Sciences. Médecine. Hygiène. Voyages. Explorations. Promenades. Inventions. Découvertes. Usages. Coutumes. Modes. Menus. Recettes culinaires. Procédés utiles. Conseils. Éphémérides. Problèmes et jeux d'esprit. Récréations, etc., etc.

Romans. Nouvelles. Fantaisies. Études.

Revue de la presse française et étrangère.

Pages oubliées. Vieux articles. Vieux papiers.

Comptes rendus très complets et très détaillés des théâtres, cirques, concerts et cafés-concerts.

Chambres. Conseil général. Conseil municipal. Sociétés savantes. Académies. Fêtes. Solennités, etc., etc.

### Monsieur CHRÉTIENNI



D'après photographie de L. Tronchet, cours Gambetta, 25.

### PORTRAITS D'ARTISTES

#### CHRÉTIENNI

Oh ! L'Homme-Femme ! *proh pudor !* Monsieur, laissez donc ces choses-là aux journaux médicaux et aux baraques foraines. — Mais pas ! mais pas ! vous faites erreur ; attendez, nous nous expliquerons dans quelques instants là-dessus.

Auparavant, permettez-nous de dire qu'en ce moment se trouve à la Scala, une puissante attraction, que M. Guillet, le Directeur de l'établissement, a eu l'excellente idée de retenir pour quelques semaines à grand peine, car bien des concerts et des théâtres se disputaient cet artiste, dont la réputation, bien que récente, est déjà européenne et bientôt sera universelle.

Jean Chrétienni, belge comme notre ténor M. Massard, naquit à Bruxelles, en 1855.

Fils d'un boulanger, sa figure fine, aux traits délicats et presque féminins, s'alliait difficilement avec le métier auquel sa naissance le destinait.

Ses doigts longs et effilés, n'étaient pas faits pour pétrir la pâte, rude métier qui fait pousser des *han !*

Tout en pétrissant, en ahannant, Chrétienni suivait les cours du Conservatoire ; membre de plusieurs sociétés lyriques, qui donnaient des concerts en ville, il se fit plusieurs fois entendre en public comme amateur, et fut vite remarqué ; quelques personnes, ayant du flair, sentirent que ce jeune homme avait l'instinct de la musique, et lui prophétisèrent des succès futurs.

En 1875, il quitta la Belgique et se rendit à Lille, où pendant quelques mois il exerça son métier de boulanger.

Un directeur de concert, l'ayant entendu, le prit à part, et lui conseilla de se faire artiste lyrique ; Chrétienni, suivit ses conseils, et obtint un bon succès de commencement. Il reçut une demande d'engagement pour Roubaix, accepta, et y demeura assez longtemps.

De là, il retourna dans sa patrie ; en Belgique ; pendant une saison il s'y fit entendre comme artiste, à l'Alhambra de Verviers ; le directeur vit qu'il n'avait pas affaire au premier venu, et l'engagea comme administrateur pour la saison suivante.

Dans les théâtres, il est d'usage de commencer la représentation par une saynète, une fantaisie, une pochade, une comédie en un acte ; c'est ce qu'on appelle un lever de rideau. Dans les cafés-concerts au contraire, comme

chez les anciens, la soirée est close par un baisser de rideau.

En ce temps-là, l'Alhambra de Verviers donnait, comme première partie, un concert, et comme baisser de rideau, une amusante opérette, *La Bonne de Ma Tante*, à deux personnages. Un seul artiste remplissait à fois un rôle de femme et un rôle d'homme : la tante et le neveu.

— La tante logeait avec son neveu, mais, ayant renvoyé sa bonne, elle ne voulait pas rester plus longtemps dans sa maison, qu'elle quittait pour n'y pas revenir, disait-elle, avant d'avoir trouvé une bonne jeune et jolie ; c'est ce qu'expliquait Chrétienni — le neveu, qui reste donc seul ; plusieurs bonnes viennent se présenter, une entr'autres, une petite paysanne, jeune, fraîche, gentille à croquer, captive de prime-abord le neveu galant, au cœur enthousiaste et chaud, qui prend la résolution de l'engager. Pendant que la petite paysanne chante un morceau, il quitte la scène, et revient cinq minutes après, en costume de grande dame, pour jouer le rôle de la tante, et prendre la bonne à son service.

Voyant entrer une femme élégante, bien mise, à la taille fine et élancée, tous les spectateurs curent à l'entrée d'un troisième personnage ; mais jetant les yeux sur le programme de la soirée, ils virent que le même personnage jouait deux rôles : homme et femme. Quand la tante ouvrit la bouche, et commença à parler, on reconnut la voix de Chrétienni : ce ne fut qu'un cri : « mais c'est bien lui ! »

Ce jour-là, l'artiste fut applaudi, acclamé ; les spectateurs lançaient à pleine voix des bravos, des hurrahs approbateurs.

Chrétienni, — en garçon intelligent qu'il était, comprit de suite qu'il y avait là une mine inépuisable de succès. Et c'est ainsi que lui vint l'idée de s'habiller en femme.

Il apprit des chansons genres gommeuses et les chanta au réel, au lieu que les créateurs les chantaient en comiques, en travestis. Il se fit confectionner de splendides costumes.

Il venait de créer un nouveau genre dans lequel il débuta quelques jours après, avec un succès immense et bien compréhensible.

Nombre d'artistes ont voulu s'essayer dans ce genre, mais sans aucun succès, ce qui s'explique facilement, si l'on considère la régularité, la finesse, la délicatesse des traits de Chrétienni et l'élégance native de ses manières.

De Verviers, notre chanteur passa au Tivoli — Théâtre d'Amsterdam, puis à l'Eldorado d'Anvers, et enfin à Bruxelles, où il fut remarqué par un agent théâtral qui, quelques jours après, partit pour faire en France une grande tournée artistique, et l'engagea aux Folies-Bergères, où il parut en femme ; son séjour n'y fut qu'un long triomphe.

Plusieurs directeurs de Paris et de province vinrent lui faire de brillantes propositions ; il était sur le point de signer un engagement pour Paris, quand un événement le décida à partir pour le Palais de Cristal de Marseille, qu'il quitta pour se rendre à Toulouse.

Il y resta deux mois, et deux mois durant il y remporta un succès toujours croissant. Le jour de son départ, à la soirée d'adieux, il reçut une pluie, une véritable averse de fleurs, de bijoux, de cadeaux de toutes sortes, en telle quantité, que trois larges tables en furent chargées.

Une dépêche pressante l'appela pour Paris, mais auparavant il passa à Saint-Etienne et à Dijon, où il reçut une dépêche du directeur d'un concert parisien, ainsi conçue :

« Venez, à tous prix ; je le veux. »

Cette fois Chrétienni céda, et en septembre 1884, débuta aux Folies-Rambuteau, où il resta quatre mois. Puis il fut engagé quelque temps aux Folies-Bergères. De ce jour sa réputation fut officielle, et Ducarre, le directeur des Ambassadeurs, se l'attacha ; il s'y trouva avec Paulus, Gilbert, Chemin, Doucet, Mmes Elise, Faure, Violette, Paule Cortez, etc. Voilà deux ans qu'il y est, et toujours on le voit avec un nouveau plaisir. Loïn de diminuer, son succès va toujours en s'accroissant.

Il est venu à Lyon pour la première fois l'an dernier, le 17 septembre ; son engagement était d'un mois ; mais le directeur de la Scala parvint à la retenir 42 jours, et n'a rien eu de plus pressé que de l'engager cette année pour six semaines.

De là, Chrétienni se rendra à l'Eden-Théâtre de Bruxelles, où, à son dernier voyage, en 1885, il a été porté en triomphe ; ceux qui avaient fait des vœux pour son succès étaient heureux de les voir réalisés, et les autres, ceux dont le doute avait effleuré la pensée, voyaient avec plaisir un compatriote, presque inconnu à son départ, revenir célèbre.

Chaque soir, Chrétienni chante un numéro en homme et un numéro en femme.

L'habit noir fait admirablement ressortir la sveltesse et la puissance de ses membres ; c'est un gars bâti à chaux et à sable.

Chrétienni a trente ans, mais on ne lui en donnerait pas plus de vingt-deux ou vingt-trois, tellement son visage est bien conservé, fort différent en cela des têtes d'artistes, qui ordinairement grimées, sont défigurées par l'abus des fards, et ridées par les grimaces et les contractions obligatoires.

En habit, Chrétienni chante :

*Mon petit pompon. — Mon panache au complet. En vélocipède*, et le répertoire de Paulus dans lequel il peut soutenir la comparaison avec le grand artiste parisien, dont il a su s'approprier le genre.

Quand à Chrétienni en femme nous ne dirons que peu de chose, car la gravure que nous publions aujourd'hui d'après une photographie surnature spécialement faite pour nous et qui sont toutes deux notre propriété exclusive cette gravure parlera mieux aux yeux des lecteurs que ne pourraient le faire tous nos éloges. Disons simplement qu'il porte à ravir une toilette de demi-mondaine et qu'il réalise bien la parole de Mlle Mars : « Une femme, avec son éventail, est plus redoutable qu'un homme l'épée à la main. »

En femme, il chante : *La comtesse Pamélska, Théodora, la clanpipette, La baronne du grand cordon, Nini bécarre, La chanteuse universelle*, et surtout, surtout *La gommeuse de Paris*, encore en éditte qu'on lui demande depuis longtemps, et que sur nos sollicitations, il nous a gracieusement permis de publier. Nous la donnerons dans notre prochain numéro.

Toutes ces chansons, il les a créées, et de plusieurs il est soit l'auteur, soit le compositeur, car personne n'ignore

qu'il est excellent musicien, ce qui se voit rarement chez les artistes de cafés-concerts. C'est lui qui écrit l'orchestration de ses chansons. De là vient leur brio et la vivacité de leur allure.

On se figure assez généralement que les acteurs et les artistes sont des hommes à bonnes fortunes, des débauchés, ne connaissant rien de la vie de famille et n'ayant guère de goûts. Nous sommes revenues de cette erreur depuis que nous voyons Chrétienni vivre heureux avec sa femme qu'il a épousée en 1876. Bonne, dévouée, modeste, M<sup>me</sup> Chrétienni dirige avec un goût spécial, la confection des brillantes toilettes de son mari, et réalise, sur bien des points le portrait que fait de la femme forte, le Roi Salomon, le sage des sages.

Voyez ! Chrétienni n'est pas un homme femme ; c'est tout simplement un homme qui chante en femme avec une désinvolture et une élégance plus que *chic, copurchie*.

N'est-ce pas assez ?

Henry DERVYL.

A Monsieur Dervyl, rédacteur en chef du journal « LA DISCUSSION »

Il faut de la philosophie  
Au poète, gros comme un œuf  
Pour ne pas s'enfler comme un bœuf  
En lisant sa biographie.

C'est vous dire, mon cher Dervyl, que je suis enchanté du splendide article biographique que vous m'avez consacré dans votre journal, — journal qui s'affirme dès son début — je peux rééditer les vers que Reboul répondit à Lamartine :

Mon nom qu'a prononcé ton généreux délire,  
Dans la tombe avec moi ne peut-être emporté, etc.

Vous me faites entrer vivant dans l'im mortalité. Mais, hélas ! comme aux triomphateurs romains une voix me crie : souviens-toi que tu n'es qu'un simple rimeur, et je me prends à rêver... Cependant à force de lire l'article, je me suis familiarisé avec lui et, après la dixième lecture, je me suis écrié : c'est bien ça... N'a-t-on pas raison, mon cher biographe, de donner, comme fleur, l'ellébore au poète...

Mais laissez-moi vous dire que si le sujet est de peu de valeur, vous avez eu le talent de le rendre intéressant, et à tel point qu'on lit l'article d'une respectueuse longueur, de l'alpha à l'oméga.

J'en suis heureux, autant pour vous que pour moi. J'ai même entendu dire à plusieurs, et à des connaisseurs, s'il vous plaît, que cet article et d'autres — de vous toujours — sont d'un écrivain de race, que le style en est correct et élégant, la phrase large et sonore, qu'il y a de l'ampleur et du caractère dans l'ensemble... qu'un journal en de pareilles mains ne peut que réussir : c'est aussi mon appréciation...

Marchez toujours dans cette voie, et si le grand maître a dit :

Non, l'avenir n'est à personne

moi je dis qu'il est à votre plume.

Recevez, mon cher Dervyl, mes remerciements et mon éternelle gratitude.

Jean SARRAZIN.

### LES JOLIES FEMMES DE LYON

Depuis des siècles on se plaît à répéter que les Lyonnaises sont célèbres par leur beauté et que c'est là une des plus grandes gloires de Lyon. C'est à croire qu'il en a été ainsi de toute éternité.

Avant que le monde fut monde, Rochechouart roulait son onde,

et les dames lyonnaises étaient célèbres par leur beauté.

Oh ! tant mieux ! tant mieux ! cela ne nous offense pas le moins du monde, au contraire ! mais il y a lieu de s'en étonner. Enfin !

Eh ! du reste tenez ! l'histoire le prouve. Le roi Louis XI, le bon Roi, dont la galanterie n'était pas précisément le défaut dominant, et qui n'élevait pas cette qualité à la hauteur d'une institution, ayant, comme on dit, bien d'autres chiens à fouetter, le bon roi Louis XI (pour commencer la série par

un monarque qui, s'il n'est pas popula-

Après toute la peine qu'il avait prise,

Jean de Troyes raconte ainsi ce bril-

Le fils du précédent, le romanesque

En tête il convient de citer Louise

Née en 1526, elle appartenait sans

Qui m'eût lors vue en armes fière aller,

Louise Labé chante surtout les deux

Louise Labé mourut on ne peut plus

Le poète galant lui envoya un roud-

nues, après elle sont ses amies Clémence

L'historiographe du Verdier appelle

On raconte, mais est-ce bien vrai?

On raconte aussi sur elle une autre

Pernette du Guillet, née en 1520,

Familièrement on l'appelait Perrine

En 14 janvier 1815, eut lieu sur le

Ses poésies, mêlées de vers italiens,

A ces noms on en pourrait joindre

Sibylle Cadère, épouse d'un riche

Marot a dédié plusieurs pièces de vers

C'est un grand cas veoir le mont Pelion,

Le poète galant lui envoya un roud-

Nous pourrions encore nommer parmi

Charles FONTAND.

(A suivre).

LE VIEUX PONT

Jeté sur un petit ruisseau,

L'hirondelle a construit son nid

Il offre, pour un doux roman,

Ce philosophe est radieux,

F. BAUVÉRE.

Le Bi du Bout du Banc

J'aime la chanson : elle est bonne

La scie a remplacé la chanson : c'est

L'Empire, en ses beaux jours, eut

Si parmi les historiens futurs, il

En ce moment, sur la même banquette

Alors sa jolie voisine eut pitié de lui,

paquant un peuple s'ennuie, il est ca-

Il faut en prendre son parti, et puis-

Un troupier fait la découverte d'une

C'est sur le Bi du bout du banc que

On a dit, que pour plaire au public,

Des couplets de Béranger, de Désau-

Ce n'est pas l'auteur qu'il faut blâ-

La scie, que le public, tout en grin-

S'il me fallait expliquer cette fâcheuse

Je vous le dis, en vérité, si la vieille

Sur le Bi, sur le Banc,

Tristram SCHANDY.

VISITE AU CIMETIERE

Bien des fois, depuis longtemps, je

Ici, une humble pierre, à demi cachée

Oh ! que de larmes ont dû arroser

Et les grands peupliers plantés sur

On était arrivé, Hugues, par poli-

Perdu dans sa rêverie, et les yeux

Tout auprès, une simple croix portant

A celui-là, la Mort est apparue

L'herbe y croît à sa guise, serrée et

Jamais une main amie ne vient dépo-

Plus loin, à quelques pas de là, un é-

Et, je réfléchissais, en me prome-

Cependant, la mort ne frappe-t-elle

O égalité, quand on réfléchit un peu

Plongé dans ces tristes réflexions je

La lumière du jour diminuait gra-

La nuit vint, et je restais toujours

Le ciel bleu disparaissait lentement

La nuit vint, et je restais toujours

Le ciel bleu disparaissait lentement

La nuit vint, et je restais toujours

Le ciel bleu disparaissait lentement

La nuit vint, et je restais toujours

Le ciel bleu disparaissait lentement

La nuit vint, et je restais toujours

Le ciel bleu disparaissait lentement

La nuit vint, et je restais toujours

SOUVENIR.

Plein de chagrins, mon cœur est comme un sanc-

Sans courage et sans force, un rien soudain ramène

Comme une fée, un soir, vous m'êtes apparue

Hélas ! depuis ce temps, je n'eus que des souffrances

Pauvre fou que j'étais, je croyais à l'étoile

LAURENT XVII.

UNE SAISON A AIX-LES-BAINS

(Suite)

Parmi les types curieux qu'offre à

L'observateur la fréquentation des villes

Le médecin d'une station balnéaire

Si son client est une notabilité, il l'aborde

Quant aux clientes, les jolies trouvent

La physionomie d'Aix-les-Bains, varie

Le matin, on rencontre les rhumatisants

On ne s'appartient plus. Les porteurs

— Mais, madame, je fais ma réaction,

— Comment, chez moi ! dans

— Chez vous ? Ah ! tiens, c'est vrai.

Eh bien, madame, je ne m'en étais pas

— Votre mari ! mais je vais être à sa

Feuilleton de la Discussion

LE CIRQUE CLARAT

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LIII

CHAPITRE 1<sup>er</sup>

En Tramway

C'était par un soir d'automne, à la

légère brise agitait doucement les arbres

Déjà les chevaux avaient fait une cen-

Une fois hissé sur l'impériale, le nou-

Hugues Prefrait — c'était le nom du

En attendant, il tira d'un élégant

les chevaux avec toute la vitesse que

En ce moment, sur la même banquette

Alors sa jolie voisine eut pitié de lui,

Alors sa jolie voisine eut pitié de lui,

Alors sa jolie voisine eut pitié de lui,

ne pouvaient dégager leurs bras ; cela

Hugues, content de voir sa cigarette

Il parlait sans encore bien, l'appelait

Perdu dans sa rêverie, et les yeux

tantôt ses lèvres effleuraient presque

un joli sourire aux lèvres, et tantôt

On approchait des Terreaux, et Hug-

On était arrivé, Hugues, par poli-

Perdu dans sa rêverie, et les yeux

tantôt ses lèvres effleuraient presque

tinctive, irraisonnée, mais irrésistible.

Devant la vitrine d'une modiste, où

Et, là-bas, derrière, Hugues suivait

Les petits pieds de Lili qui trottaient

Et toujours le marchait, considérant

Ciel ! le voilà qui apparaît à l'angle de la rue. Que faire ? Oh ! une idée ! (C'est étonnant comme on a des idées dans les comédies.)

— Jean, enlève monsieur, et vivement ! E finita la comedia.

A l'heure du café, vers midi, il se fait un grand mouvement sur la place Centrale. Devant l'établissement Dardel est quelquefois installée une troupe italienne de musiciens et musiciens, bohèmes de talent.

L'un après l'autre, au bruit des piaffements, des coups de fouet, des appels, des aboiements, des réclamaions, ils s'en vont, chargés de baigneurs, à la cascade de Grésy, à Martioz, aux grottes de Bauges, au col du Chat, à la Chamotte, à Challes, au grand port, à St-Innocent, à Tresserves...

Nous, allons visiter le lac du Bourget.

Encaissé par des montagnes escarpées que fréquentent les aigles, le lac du Bourget offre aux regards enchantés une nappe d'un bleu sombre comme le lapis.

Au château de Chatillon, sur une butte boisée terminant le lac, au nord, Lamartine a écrit une de ses plus belles méditations le Lac. Raphaël, le récit d'une aventure d'amour de ce même poète, eut pour théâtre ce même lac et la vallée d'Aix.

Au sommet de la tour de Haute-combe, J.-J. Rousseau a écrit sa magnifique description d'un lever de soleil. L'abbaye de Haute-combe est le St-Denis des rois de Sardaigne.

Au château de Bordeau, Georges Sand a placé une de ses héroïnes, Mlle La Quintinie. Je ne conseille à personne la lecture de ce roman philosophique et ennuyeux.

Balzac termine son beau roman, La Peau de chagrin, par un duel sur les rives du Bourget, qu'il décrit magnifiquement.

Alexandre Dumas père, Tony Révillon, Amédée Achard, Mme Rattazzi, Albert Delpit, et tant d'autres, ont célébré les beautés de ce lac mélancolique dont le souvenir est si cher à ceux qui l'ont admiré.

Je me suis souvent demandé pourquoi on ne donnait pas de fêtes de nuit sur ce lac. Imaginez-vous une fête vénitienne : un orchestre colossal et des chœurs puissants au milieu des eaux ; sur les rives et sur les sommets, des foyers électriques et des feux de bengale.

Ce serait une inoubliable féerie. Ah ! comme je ferais cette folie si j'étais roi... de Bavière !

Mais revenons en pleine réalité. Du grand port part chaque jour un bateau à vapeur qui fait le tour du lac.

Au petit port est toute une flotille d'embarcations à voiles ou à rames. Malgré la terrible réputation qu'on a faite au lac, nos préférences sont pour la barque légère qu'on manœuvre soi-même et qui berce mollement ou brutalement selon le caprice de l'onde.

Est-on rêveur, l'occasion est belle de laisser l'imagination aller à la dérive... comme la barque. Est-on pêcheur, attention ! le lac recèle des trésors : truite, lavaret (excellent poisson particulier au lac du Bourget), ombre-chevalier, carpe, brochet, perche. Si vous êtes archéologue, vous reconstituerez par la pensée un vil-

lage lacustre, et vous essaieriez peut-être de vous livrer à une pêche singulière consistant en débris de poteries, pieux de bois noircis et durcis, haches brutes, haches polies, fusaiotes, ossements, menus objets en bronze tels que bagues, bracelets, épingles, hameçons, fers de lance, couteaux, autant de témoins d'une curieuse époque préhistorique.

Le comte Lepic qui était peintre et archéologue a fait don au musée d'Aix, d'une collection lacustre qu'il avait pêchée pièce à pièce.

Marius BERGER. (La suite au prochain numéro.)

FIFRELO LE TERRIBLE

Fragment d'une parodie du « Roi de Labore. » (Suite.)

ACTE I<sup>er</sup> Scène II (La scène représente la place royale de Séville ; soldats et citoyens attendent l'arrivée du roi.)

LE CHIEF DES ARCHERS. Entendez-vous ce bruit ? C'est le roi qui s'avance. Bon, et que parmi vous chacun fasse silence ; faites ranger vos gens pour le laisser passer, et lorsque vous verrez le cortège avancer, fêtez par de grands cris et des hurrahs sans nombre Fifrelo votre roi ; mais, vrai Dieu ! qu'il est sombre ! Attention ! le voici ; criez fort comme moi. Vive le roi !

LES ARCHERS. Vive le roi ! Vive le roi !

(Défilé du cortège. Les cuirassiers de Fifrelo font leur entrée sur la scène en chantant, sur l'air de la marche des cuirassiers :)

1<sup>er</sup> couplet. Un cuirassier Qui s'assied Sur l'acier D'un air martial N'a pas pas d'égal. Si par hasard Le bascar S'avisait De tomber On le porte à l'hôpital L'animal.

2<sup>e</sup> couplet. Un cuirassier Qui s'assied Sur l'acier D'un air martial N'a pas pas d'égal. Et le plaisir des amours Le fait Joyeux Et les nuits et les jours Oit, toujours.

(Le roi fait son entrée sur la scène.)

FIFRELO. Amené jusqu'ici par un dessin servile, Me voici donc enfin dans les murs de Séville ! Ursule est bien à moi, car je suis le vainqueur. Mais comment parvenir à lui dompter le cœur ? Comment lui prendre enfin pour avouer ma flamme ? Je n'oserai jamais, et c'est la peur dans l'âme, Que je vais violenter cet ange de douceur. Mais il le faut ; de la dépend tout mon bonheur. Qu'on me l'amène ici, je veux la voir encore. Oserai-je jamais lui dire : O je t'adore ! Un seul regard de toi me rendra bien heureux ! Allons ! prenons courage, ayons l'air radieux !

On annonce Ursule. — Fifrelo s'adressant à Ursule après l'avoir contemplé un instant. (Air connu.)

O, U, O, Ursule J'ai mon cœur qui brûle Pour étouffier le feu. Le feu de mon cœur Il faudrait une pompe Une pompe, une pompe, Il faudrait une pompe, Une pompe A vapeur. (Fifrelo est furieux en s'apercevant qu'Ursule ne répond pas à son amour.)

FIFRELO. Je viens d'être trahi, je vois qu'on rit à-h-has ; Ursule rit aussi, mais ne me répond pas. J'ai fait un faux couplet, je le vois bien, mais gare ! Fifrelo, roi puissant d'un grand peuple barbare, Tu ne peux supporter plus longtemps cet affront Qu'on te lance au visage et qui rougit ton front. Je le veux ; il me faut une vengeance horrible, Qu'on m'appelle partout Fifrelo le terrible. A moi, soldats vaillants ! à moi, Funeor ! A moi, Pontsécroulant de Casteldemoi ! A moi, Forasinus ! à moi, des Potirailles ! Qui m'avez secondé dans moult grandes batailles Accourez fils de preux, accourez près de moi ; Venez-vous ranger tous autour de votre roi. Et si mon amitié pour vous tous est un culte Mourez tous s'il le faut pour venger cette insulte.

FIFRELO (à Pontsécroulant). Te voici donc enfin revenu près de moi Pontsécroulant, héros digne d'un si grand roi ! Pour toi seul, vieux ami, mon amitié s'épanche ; Viens, je veux te presser sur mon cœur, vieille [branche] ! Je veux te couronner la tête de lauriers Si vaillamment gagnés par toi, par tes guerriers, Par mon armée enfin si superbe et si brave. Je te fais le présent de ma plus belle esclave. Enfin, pour ajouter encore à ton bonheur, Je t'ai nommé grand seigneur du Lapin Fricoteur. (La suite prochainement.)

LE GAZ AU THÉÂTRE

Monsieur le Rédacteur en chef, Dans votre avant-dernier numéro vous reproduisez un article de la Revue scientifique Sur la viciation de l'air dans les théâtres. L'auteur de cet article conclut que la combustion du gaz est le principal générateur de l'acide carbonique répandu dans l'air à partir du 2<sup>e</sup> acte, et il exprime l'espoir que bientôt il verra remplacer la lumière du gaz par celle des lampes à incandescence et disparaître avec l'ancien mode d'éclairage tous les inconvénients que comporte une combustion en espace clos.

Je ne m'entre pas absolument de l'avis de l'hygiéniste qui confie ses doléances à la Revue scientifique, et, si ce n'est point abuser de la patience de vos lecteurs, je me permettrai de vous exposer les raisons qui font que je préfère pour les théâtres l'éclairage au gaz à la lumière électrique.

Tout d'abord, je vous ferai remarquer que je parle des théâtres, car la lampe à incandescence, avec sa source lumineuse si complètement renfermée, s'impose, cela va sans dire, dans tous les locaux où il y a une chance absolue d'incendie par une autre source quelconque de lumière, tels que l'intérieur d'un navire et les établissements industriels où se manipulent des produits très inflammables, par exemple, les fabriques d'éther, d'essences, de vernis, les moulins à farines, les mines grisouteuses et, par-dessus tout, l'ironie du sort ! les salles d'épuration et les sous-sols d'usines à gaz.

Mais, lorsque sans crainte aucune il ne s'agit que d'obtenir de la lumière en quantité et en qualité, je vais pouvoir vous démontrer que, pour un temps encore assez long, le gaz peut espérer avoir la préférence.

J'examine immédiatement la question de la viciation de l'air et j'admets, pour un instant, que le gaz est le grand producteur d'acide carbonique : permettez-moi alors une question ? Est-ce bien lui qui est le coupable ? Je ne le pense pas ; en effet, lorsqu'un architecte établit le plan d'un théâtre, il se préoccupe d'abord de la distribution de la salle et de la scène au point de vue décoratif.

En second lieu il dispose les issues de façon à ménager le plus de facilité, pour l'évacuation de la salle en cas d'incendie.

Quelquefois, mais rarement, il étudie les proportions à donner au vaisseau pour satisfaire aux lois de l'acoustique, mais jamais, absolument jamais, il ne s'inquiète de l'éclairage et quant à la ventilation, il se tient à peu près le raisonnement que voici :

« A l'ouverture de la pièce et pendant les entractes, les spectateurs feront leur provision d'air pur en ouvrant les portes, qui d'ailleurs, seront toujours assez mal jointes, et pour faciliter l'évacuation des miasmes ; j'aurais toujours bien assez du soupirail qui se trouve dissimulé dans les moulures du plafond. » Vous je comprenez facilement, cet architecte a tort de raisonner ainsi, car le froid violent qui vous saisit dans les couloirs, fait que vous ne sortez point pendant les entractes.

Les spectateurs voisins des ouvertures qui sont ou bien des gens venus là par principe, pour pouvoir sortir plus rapidement en cas de danger, ceux-là par principe aussi, craignent les courants d'air ; ou bien encore des retardataires qui n'ont pu se mettre ailleurs faute de place, et ceux-ci, rendus grincheux par leur position désagréable, ne sont pas fâchés de faire passer leur mauvais humeur sur les gens assez mal avisés pour leur procurer les chances d'un coryza, ces spectateurs, dis-je, ne laisseront point ouvrir les portes ; conséquemment, il n'y aura point d'entrée d'air froid et alors pas d'ascension d'air chaud.

Mais, me direz-vous, l'air avant l'ouverture était pur. Les spectateurs n'en vicient qu'une couche de peu d'épaisseur, qu'ils échaulfent en même temps, cette couche tend à s'élever et à être remplacée par les parties plus froides restées dans le haut de la salle.

Ceci est parfaitement exact mais vous comptez sans le changement du poids de l'air, de là une erreur profonde. Permettez-moi de vous présenter quelques chiffres, pour appuyer mon explication.

De prime abord, l'air pur remplissant la nef est à une température de 15 degrés centigrade, sa densité est alors de 1 gr. 3 ; mais après le second acte, si sa température s'est élevée 25° ce qui est le cas le plus général, la vapeur d'eau, l'acide carbonique et les autres produits ont porté sa densité à 1 gr. 4, c'est-à-dire qu'il y a à peu près équilibre entre l'air pur de la partie supérieure et l'air vicié qui reste en bas ; par suite aucune évacuation.

C'est là que le gaz, si coupable tout à l'heure, va nous rendre service, à condition de l'employer convenablement.

Laissez-moi d'abord vous proposer une comparaison : Si le soir vous voulez examiner un plafond tout nouveau de Domer et que pour le regarder de plus près vous montiez sur l'échafaudage du maître, une lampe fumeuse à la main, il ne vous viendrait jamais à l'idée, lorsqu'en redescendant vous apercevrez avec stupeur une énorme tache de noir de fumée sur la gorge éblouissante d'une déesse, d'accuser l'huile en général d'un méfait aussi désastreux ; non, vous vous arracherez les cheveux et vous chercherez trois raisons moins bonnes les unes que les autres pour excuser votre inattention.

Il en est absolument de même pour le gaz, très embarrassant, très désagréable, si on l'utilise mal, il devient un instrument très commode dès qu'on l'emploie judicieusement.

En effet, visitez les laboratoires des Facultés de sciences ou de médecine, nulle part vous ne rencontrerez plus d'émanations acides, corrosives, fétides et absolument délétères. On s'en débarrasse cependant avec une facilité étonnante et c'est le gaz qui est ici le seul agent d'expulsion. C'est que là, on a su en tirer parti. On a disposé de loin en loin dans les salles, des bouches d'aspiration communicant à des cheminées d'appel, dans lesquelles le tirage est déterminé par l'échauffement de l'air dû à la combustion du gaz.

Ce procédé vous semble inapplicable au cas qui nous occupe. Des cheminées d'appel ! où les mettez vous, bon Dieu, et des becs de gaz allumés dedans ! Pour quoi ne pas demander à mettre immédiatement le feu aux quatrième galeries, pour ventiler l'air des fauteuils et du parterre. Telle est la pensée qui vous vient immédiatement. Eh bien ! elle est mauvaise, et, si suivant le conseil du sage, vous l'eussiez retournée sept fois avant de l'émettre, vous ne l'auriez probablement point émise du tout. Au casino d'Aix-les-Bains, ce procédé des cheminées thermoventilatoires a été appliqué avec un plein succès, et vous seriez étonné en entrant dans les fumoirs de voir l'air aussi pur et les dorures aussi fraîches que dans les salles de correspondance ou de conversation.

Cet exemple, que vous retrouverez très fréquemment, vous montre que la combustion du gaz peut être employée avec succès pour combattre les inconvénients qu'elle comporte et que ce n'est point à elle-même qu'il faut s'en prendre des désagréments qu'elle entraîne, mais bien aux architectes et aux appareilleurs qui, pouvant tirer de grandes facilités d'un agent aussi docile, ne se préoccupent nullement de la place à lui donner, pour en obtenir les meilleurs résultats.

Si nous cherchons à mettre en parallèle les ressources que nous offre la lumière électrique, nous voyons qu'elle n'émet point d'acide carbonique, c'est vrai, et qu'elle émet peu de chaleur, nous ne devons donc la considérer qu'au point de vue de l'éclairage. Mais j'abuse depuis trop longtemps de la patience de vos lecteurs et une autre fois si vous me le permettez, j'essaierai de vous montrer que sous ce rapport, l'éclairage au gaz peut encore suffire parfaitement.

Recevez, Monsieur le rédacteur en chef, etc.

UN ÉLÈVE GAZIER.

GRAND-THÉÂTRE

Nous sommes en pleine période de débuts, période effervescente où l'imprévu a large part.

On a donné déjà les Huguenots, la Favorite, Figolotto, le Songe d'une nuit d'été, Mignon, les Dragons de Villars, le Maître-de-Chapelle, le Chalet, et Guillaume-Tell. Il est donc possible, dès à présent, de porter un jugement non téméraire sur le talent de nos artistes.

Notre premier ténor, M. Massart, nous revient avec sa voix très étendue et toujours belle, mais un peu fatiguée depuis une semaine. Cela tient à ce que la direction surmène le vaillant et consciencieux artiste. Jusqu'à présent il a porté seul le poids du grand répertoire ; il le portera seul longtemps encore, car le ténor en double, M. André Boss, qu'on nous a présenté dans la Favorite est d'une insuffisance par trop évidente.

M. Derivins, lui, n'a plus à nous offrir que les restes d'une voix qui fut belle jadis. Le registre mixte est resté joli ; mais quels éclats d'un timbre désagréable et d'une tonalité douteuse dès qu'il s'agit de lancer, à plein gosier, les notes écrites au-dessus de la portée !

En revanche, quel beau comédien ! Comme il tient bien la scène, comme il joue enfin, tandis que ses collègues sont, pour la plupart, gauches et empruntés. C'est dommage que le meilleur comédien de la troupe, et à ce titre le plus expérimenté chanteur n'ait plus à son service qu'un instrument défectueux ! Le public s'est fâché plus d'une fois, et je crois bien que M. Derivins ténor de traductions ne sera pas admis.

Pour comble de malheur, nous n'avons plus de premier ténor léger. Il a dû résigner, ne sachant que des bribes de ses rôles. Voilà qui donne une singulière idée de la façon dont se font les engagements !

Le second ténor léger, M. Isouard a une assez jolie voix, mais peu de talent, et une mauvaise tenue. Cependant, il a été reçu sans trop de protestations.

En fait de barytons, nous sommes mieux nantis. M. Albert, baryton de grand opéra, possède un organe superbe, chaud, vibrant, étendue. Il a été reçu avec acclamations. Il faudra que cet artiste surveille sa prononciation par trop toulousaine et qu'il n'exagère pas la sonorité de sa voix ; elle est assez généreuse pour n'avoir pas besoin de recourir à ce moyen désastreux ; enfin, il devra modérer aussi l'exubérance méridionale de ses gestes.

M. Bérardi, baryton de traduction et d'opéra-comique, est ce qu'on appelle un baryton-martin. Les notes élevées sont faciles, claires ; on les dirait émises par un ténor. En revanche, les notes graves brillent par leur absence. M. Bérardi est un chanteur assez adroit, mais monotone.

Notre première basse, M. Louyrette a une voix sonore, ample, profonde. Il faudrait que le chanteur et le comédien eussent plus d'aplomb. Son admission ne fait pas de doute, surtout s'il choisit pour troisième début, le rôle du cardinal Brogni, dans la Juive.

Les qualités qui manquent à M. Louyrette sont celles de M. Desmets. Mais sa voix est sèche et courte. Il a été reçu non sans vives protestations.

M. Berthomme, transfuge de l'Opéra-Comique, possède la voix de basse la plus charmante que j'aie jamais entendue ; elle est ronde, pleine, souple, homogène. Talent de chanteur digne d'une aussi jolie voix, mais hélas ! comme le comédien est médiocre !

M. Bésaugier remplace avantageusement Serin qu'on finissait par croire inamovible dans son emploi de troisième basse au Grand-Théâtre de Lyon.

A présent, voici l'élément féminin de la troupe. Pas de fausse galanterie, soyons sincère :

Mlle Baus, notre falcon, après une longue absence, nous est revenue avec la même voix éclatante, belle surtout dans le registre grave. C'est dommage que la respiration soit un peu pénible. Quant au talent, il s'est encore fortifié.

Mlle Hamann, chanteuse légère de grand opéra, possède la voix de basse la plus charmante que j'aie jamais entendue ; elle est ronde, pleine, souple, homogène. Talent de chanteur digne d'une aussi jolie voix, mais hélas ! comme le comédien est médiocre !

Mlle Veyraden, chanteuse légère d'opéra-comique, possède une voix d'un volume un peu faible, mais dont l'étendue est surprenante. Les notes suraiguës sortent sans effort, cristallines, et battent le trille à la perfection. Mlle Veyraden réalise le type de la chanteuse légère, et puis elle est jolie femme. Voilà bien des qualités.

Mlle Vidale est une jeune artiste de grand avenir... si elle travaille ; car, pour le moment, elle a bien des imperfections à corriger. Sa voix de contralto est remarquable par son ampleur et son étendue ; son succès a été grand dans la Favorite.

Mlle Dupont, la seconde dugazon, a une fort jolie voix. Elle est un peu dans les conditions de Mlle Vidal.

Le ballet va assez bien. Mmes Sampietro et Rivanzi dansent avec talent, et sont fort agréables à regarder.

Les chœurs sont... ce qu'ils sont d'habitude, c'est-à-dire le plus souvent médiocres, quelquefois mauvais, rarement bons. Il y a beau temps que notre orchestre est sans rival en province. Ce résultat est dû

à l'habileté de son jeune chef A. Luigini, que l'Opéra nous enlèvera sûrement quand il se décidera à mettre au rancart le somnolent M. Altès.

Somme toute, nos artistes ont de jolies voix, mais sont inexpérimentés. Quelques-uns sortent à peine du Conservatoire et auront besoin d'y retourner. Dans ces conditions, les meilleures représentations ne dépasseront pas une honnête médiocrité les autres seront ternes, ternes, ternes... MARIS.

SCALA-BOUFFES

Après ce qui a été dit plus haut, l'éloge de M. Chretien n'est plus à faire, M. Duhamel, qui a malheureusement plus que trois représentations à nous donner, est rappelé chaque soir pour chanter avec l'accompagnement de tous les choristes de haut étage sa chanson locale si bien appropriée à la démolition du pont Morand que nous ne pouvons voir s'en aller sans verser un pleur. Sa chanson du soldat d'un an a été très applaudie et a fait sensation lundi soir.

M. et M<sup>me</sup> Nerson ont eu, cette semaine, leur succès habituel ; les duos Faust et Marguerite, Paul et Virginie interprétés comme ils le sont par ces artistes, sont capables d'enlever les braves des spectateurs même les plus indifférents. Le Prix de Sagesse a bien aussi son petit mérite.

La joyeuse Nadine est vraiment gentille lorsqu'elle chante la Fête des Roses ou Belle, fermes les yeux. Les applaudissements qui l'accablent chaque soir, à son entrée, et qui lui arrachent des sourires dont elle est prodigue, lui disent assez toute la sympathie que le public lyonnais a pour elle.

La troupe de M. et M<sup>me</sup> Alfred, qui termine ses représentations le 1<sup>er</sup> et le 2 novembre pour aller au Palais de Cristal, ne peut pas arriver à satisfaire le peuple souverain, véritable despote, si chaque soir, après ses nombreux exercices et malgré sa fatigue elle ne danse pas la gigue, M. Alfred nous a montré, cette semaine, un exercice étonnant qui consiste à tourner sur la tête... sur la tête sans l'aide des mains embarrassées de deux verres.

Patachon est toujours un bon chanteur et c'est avec beaucoup d'intérêt qu'on l'entend chanter les Ballandard, le Pipélet, etc., etc.

M<sup>me</sup> Huart est encore une des artistes les plus appréciées du grand monde de la Guilloitière qui lui vaut des appels réitérés, son répertoire est très intéressant et très varié.

L'arrivée à Lyon de l'Orchestre hongrois, composé de dix personnes, sera l'une des plus grandes attractions au moment de nos danses. Une seule chose est à regretter avec ces musiciens, c'est que, attendus comme ils le sont à Vienne, ils ne peuvent s'arrêter que trois jours dans notre ville, malgré les offres que leur a faites M. Guillet.

Le 30, débuts des Scours... Les répétitions de la Revue Lyon en 80 minutes sont activement menées.

A la première des Cocoes en pension, il s'est produit un petit tumulte, qui le lendemain, s'est transformé en applaudissements lorsque le public a vu que le bruit provenait de la rivalité de deux industriels à réclamer. La renommée de deux fantaisies n'était plus à faire, ayant déjà obtenu au concert de l'Horloge à Paris, un succès de trois mois.

CHARLES-ALBÉRIC.

CIRQUE CONTINENTAL

Un attrayant programme attire chaque soir, à ce cirque, un nombreux public. Les représentations de gala du mardi et du samedi sont particulièrement courues.

Les frères Putili retrouvent leur succès de l'année dernière avec l'amusant jeu des chapeaux où ils sont passés maîtres.

Les frères Frediani ont raison de s'initier les rois du tapis. Leurs tours de force sont étonnants de grâce et de précision. Ils les font comme en se jouant.

Wilson, (pas le genre de M. Grévy) sur le trapèze, à la hauteur de la coupole, se livre à des exercices d'équilibre vertigineux. Ah ! si notre budget était aussi bien équilibré !

M<sup>lle</sup> Raotiza, miss Jeanne, M<sup>lle</sup> Fanny Lehmann et surtout miss Juliette, qui fait le saut du gant, sont, à la fois, des acrobates de première force, et de jolies femmes.

Sur un fil de fer, presque invisible tant il est tenu, miss Blanche Geretti, marche, saute, se balance, s'agenouille, avec une facilité surprenante.

Quant à miss Ada Blanche, elle est bien la reine de l'air. C'est une danseuse de corde incomparable. Il a été dit dans le numéro précédent de ce journal, combien elle était adroite, belle et gracieuse.

Les chevaux présentés en liberté sont superbés et bien dressés. Les clowns font des facettes à déridier un partisan convaincu de la philosophie de Schopenhauer.

Tous nos compliments à l'habile directrice, M<sup>me</sup> Valérie Léon, qui est aussi une écuyère de grand talent. (Haute école.)

MARIO.

1 Feuilleton de La Discussion.

FAUSTA

NOUVELLE

C'était un dimanche soir. La brasserie regorgeait de potaches fumant à la hâte force cigarettes avant la rentrée de dix heures et hurlant des inepties de vieille date. Quand le quart avant dix heures sonna, la salle se vida rapidement. Les plus barbus des collégiens tendirent la main aux filles, en blâsés, au lieu de les embrasser. En passant près de la première table, en face du comptoir, la table des débutantes, chacun jeta sa petite insulte à une enrôlée de la veille qui, seule sur le divan de cuir rouge, pleurait.

A ce moment un jeune homme entra. « Jacques, lui dit-elle, depuis une heure je vous attends et je craignais de ne vous voir point venir. Voyez-vous, ces femmes m'ennuient, je ne me ferai jamais à cette vie, et puis tu sais, depuis que je te connais, je suis jalouse de tes

journées et je me torture l'esprit dans des pensées absurdes. » Elle remit un jeton de cuivre au garçon qui venait de servir un bock et elle ne commanda pas de consommation pour elle-même. Une ancienne allait guetter sur la porte les clients de la rue et souriait à Jacques dans la glace du comptoir. Fausta s'en aperçut et ses petites mains blanches, sans bagues, veinées de bleu, fripaient rageusement sous la table son petit tablier bleu à dentelles.

La morosité, l'air de distinction qui accompagnait les moindres gestes, le mystère répandu sur la vie de cette femme, apparue pour la première fois, la veille, au quartier, les félicitations de ses amis le matin au restaurant, tout cela décida Jacques qui semblait hésitant.

— Viens, lui dit-il brusquement, je ne veux pas que tu restes dans de tels lieux et il s'appretait à partir de suite.

— Mais, monsieur, objecta la caissière, je ne puis pas avant deux heures du matin, il faut que madame me rende sa caisse, ou bien...

Le jeune homme avait compris, il jeta un louis sur le comptoir de marbre, héla un fiacre au hasard et lança au cocher son adresse. Ils étaient enfin seuls.

Quand ils se réveillèrent, tard, les rayons d'un soleil blanc les obligèrent à fermer les paupières.

Ah ! ces lendemains terribles ! les organes détendus, le relâchement des nerfs. Jacques avait éprouvé ces sensations de fatigue aux lendemains des ivresses de boisson qui affaïssaient la bouche. Jamais encore il n'avait ressenti cette commotion chaude des rêves, lucides et agrandis comme ceux que procure le haschisch, rêves qui traversent le demi-sommeil, comme une ombre le fond d'une caverne. Aussi quand Fausta, adoucissant le timbre de sa voix déjà timide, lui rappela qu'il devait aller au cours, ce fut avec une moue dans les yeux qu'il lui répondit en raidissant ses membres engourdis : « Qu'importe pour une fois, j'irai demain, » puis sur un ton plaisant : « Eh ! pourquoi appellerait-on l'école une Faculté, si l'on n'avait pas celle de se dispenser des cours ? » Puis embrassant sa petite femme, il lui demanda : « Vas fermer les rideaux, dis ? »

Paris se réveille. Les voitures un instant calmées recommencent, au trot sec des haridelles, le roulement qui fait trembler les plafonds jusqu'au cinquième étage, et les omnibus passent, chargés d'ouvriers. Les maraîchers jettent dans l'espace la kyrielle aiguë de leurs marchandises, les chanteurs égayent, par intervalles, leurs romances de notes comiquement fausses, les

boîtes à ordures se hissent dans les charriots et les concierges en demi-tenu du matin, inondent les sergents de ville, qui déboulent, d'une poussière finement tamisée par les tapis en jonc.

Jacques et Fausta reposent dans l'illusion d'une nuit factice de rideaux sombres. Un employé de magasin hâte sa toilette dans la chambre voisine, la salle à manger de l'appartement dont Jacques habite le salon. Des deux autres chambres qui complètent le logement, l'une, occupée par un professeur de piano, s'emplit du matin au soir des gammes réitérées et chevrotantes des élèves qui commentent, et l'autre des amants d'une femme de joie qui y vend les grâces de ses trente ans couperosées par des pâtes rajeunissantes. A l'étage au dessus la machine d'une couturière bourdonne.

« Mon petit Jacques, dit Fausta toute joyeuse ce matin-là, ne penses-tu pas comme moi que les députés devraient s'occuper d'un projet de loi tendant à restreindre la collection des clameurs matinales ? Verrous-nous point l'année heureuse où jusqu'à midi les voitures devront avoir leurs roues enveloppées de linge, les instruments de musique des sourdines à leurs cordes et les crieuses de harengs, le diapason de leur voix diminué d'une octave ! » Puis, assis devant l'armoire, elle peignait la masse de ses cheveux et Jacques

la taquinait, lui cueillait un baiser sur la nuque jusqu'à ce qu'elle eût assuré pour la dernière fois son chapeau sur sa tête.

Comme ils allaient au restaurant, Jacques en passant devant une maison à l'aspect bourgeois, dans la rue d'Ulm, une rue tranquille, vit un appartement à louer. « Tiens, dit-il, voilà notre affaire, nous viendrons le visiter, si tu veux, après le déjeuner. Trois pièces ! Nous ferons une chambre à coucher, une salle à manger et un cabinet de travail. Tu te chargeras de faire la cuisine. »

Plus de ces voisins incommodes qui écoutent aux cloisons, plus de machine à coudre, plus de piano. Ils allaient enfin être chez eux. Et avant de quitter cet immeuble, Jacques exécuta un plan de vengeance qu'il avait conçu contre le plus agaçant des locataires, le professeur de piano.

Il loua un orgue de barbarie, miaulant un seul air sur de mauvaises cordes détendues, et du matin au soir il tourna l'infenale machine pendant les huit jours qu'il resta, ne prenant que le temps d'aller se restaurer à l'heure des repas, si bien que plaintes et congés se mirent à pleuvoir chez le propriétaire, et que le professeur de piano perdit sa clientèle.

A dater de leur emménagement, Jacques se caserna chez lui, se couchant de bonne heure, se levant assez tard, dorloté par une femme qui connaissait jusqu'à ses moindres préférences, ne recevant plus que de rares camarades, et cette vie retirée lui plaisait.

Quelquefois, le samedi, ils allaient au Théâtre. Ces jours-là ils mangeaient dans les bouillions Duval, ces établissements sans bruit où les familles tranquilles de la province ont coutume de venir engloutir les produits les moins artificiels de Paris, servis par des femmes réglementairement laides sous leur petit bonnet.

L'été, ils allaient à la campagne. Et ils emportaient avec eux un petit panier chargé de provisions pour déjeuner sur l'herbe moussueuse, au pied des arbres. Un endroit surtout les attirait : C'était, tout au bout de la forêt de Clamart, près d'une source limpide, une sorte d'oasis-miniature avec des chènes très gros dont l'un d'eux était courbé comme les vieillards par l'âge. Ils adoraient cet arbre et ils passaient sous son ombre des heures d'une délicieuse solitude, ne quittant cette place que le soir. Il ne manquait, pour le bonheur de Jacques, que des vers luisants dans la chevelure de Fausta et alors il eût peut-être entonné la romance de Severo Torelli

Léon G. DE MERSON. (A suivre).

